

REVUE
DES
QUESTIONS HISTORIQUES

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME XXV

(LXIX^e DE LA COLLECTION)

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1901



nera le tocsin d'alarme comme si toute restriction au pouvoir des dominateurs était une atteinte à leur liberté. De là ces débats, ces nouvelles doléances et protestations qui s'élèveront dans la diète hongroise sous Charles VI, Marie-Thérèse et leurs successeurs. Pendant plus d'un siècle et demi, le magyarisme inquiet, irrité, discutera, exhibera ses vieux parchemins, renforcera ses arguties de complots, d'intelligences avec l'étranger, et de soulèvements révolutionnaires, jusqu'au jour où la royauté, vaincue et découragée, lui reconstituera le royaume d'Arpad, en lui livrant douze millions de sujets non Hongrois par le dualisme.

ALBERT LEFAIVRE.

MÉLANGES

I.

LES ORIGINES DE LA CIVILISATION MODERNE

ET M. CH. SEIGNOBOS

La quatrième édition de mes *Origines de la civilisation moderne*¹ se réjouit d'une bonne fortune que n'ont pas eue ses aînées : elle a attiré l'attention de certains milieux qui n'avaient pas daigné, jusqu'ici, s'apercevoir de son existence. A la vérité, la manière dont ils en parlent n'est guère plus flatteuse que ne l'était jusqu'ici leur silence.

C'était dans l'ordre. Je crois, et, le croyant, je proclame que le christianisme donne la seule explication de l'histoire qui puisse être admise par un esprit cultivé, et qu'il a apporté à l'humanité la seule civilisation qui soit digne d'elle. Ce sont là des opinions trop démodées, au sens de certains critiques, pour que les livres où elles sont formulées puissent avoir quelque valeur. Passe pour toute autre philosophie de l'histoire ! On tâchera de la comprendre, et, même quand on ne la partage pas, de lui rendre justice, pourvu qu'elle ne soit pas catholique. On ne discute pas avec ceux qui professent cette dernière : on les exécute, et c'est déjà leur faire beaucoup d'honneur.

Je ne suis pas assez naïf pour m'étonner de ces procédés sommaires, ni assez exigeant pour m'en plaindre. J'apprécie à sa juste valeur le dédain transcendant des grands esprits qui prennent le christianisme en pitié, et je m'applaudis de le mériter. Mais il me plaît de montrer par un exemple, à l'occasion d'un compte rendu récent, ce que valent leurs critiques lorsque, abandonnant le terrain

¹ Chez V. Retaux, 1898, 2 vol. in-8.

des procès de tendance, ils s'avisent de contester sur des faits positifs où il est possible de les contrôler.

M. Charles Seignobos, qui m'a fait l'honneur de s'occuper de moi dans la *Revue critique*¹, commence par se montrer choqué du succès que mon livre a eu en librairie. « J'avoue que ne puis comprendre ce succès, ou plutôt je ne le comprends qu'en l'attribuant à l'extrême indulgence du public riche pour tout livre de tendance catholique. » Je ne m'attendais guère, je l'avoue, à voir les gens riches dans cette affaire, et je ne me savais pas à ce point le favori de cette classe de la société. Il me semblait que le débit rapide d'un livre prouvait plutôt pour le nombre de ses acheteurs que pour leur richesse, mais c'est un point sur lequel je ne veux pas chicaner M. Seignobos. Il est auteur lui-même d'une *Histoire de la civilisation*, dont, par parenthèse, j'ai dit du bien en son temps², tout en réservant mon point de vue catholique, et il a peut-être quelque raison de se persuader que ses lecteurs sont moins « riches » que les miens.

M. Seignobos veut bien m'apprendre que je ne devrais pas me « risquer à des constructions d'ensemble pour lesquelles il me manque la précision dans les idées générales et la critique dans la détermination des causes. » — « Pourquoi lui, historien de profession, procéder-il à la façon des métaphysiciens ? Il commence par poser *a priori* le principe civilisateur.... La civilisation, dit-il, consiste dans cette forme de la société qui offre à ses membres le plus de facilités pour atteindre leur fin dernière.... Ainsi nous voilà ramenés en arrière du XVIII^e siècle, jusqu'à la conception médiévale de Bossuet. » Voilà qui est grave, et il est certain que c'est faire faire à M. Seignobos un chemin un peu bien long que de le mener jusqu'à Bossuet. Ce qui est plaisant, c'est que la constatation de mon manque de précision dans les idées générales précède immédiatement le reproche d'avoir donné de la civilisation une idée trop précise. Que ma définition ne soit pas du goût de M. Seignobos, cela n'est pas pour m'étonner; lui-même n'en donne aucune dans sa propre histoire de la civilisation; cela est bien plus simple assurément, mais ne pêche pas par un excès de précision dans les idées générales.

M. Seignobos n'admet pas que je dise que l'Église a fait de la société européenne la plus grande, la plus belle, la plus heureuse de toutes les sociétés humaines. Il omet d'indiquer quelle est, à son sens, la société qui mérite ce triple qualificatif, mais, abordant immédiatement le terrain des discussions confessionnelles, il constate que je « ne songe pas à expliquer pourquoi les nations dirigées par des

hérétiques et des libres penseurs, États-Unis, Angleterre, Suisse, Norvège, Allemagne, sont si évidemment supérieures aux peuples restés fidèles à l'Église, à l'Autriche et à l'Espagne. » Ceci, encore une fois, n'est pas très précis, ni même, que M. Seignobos me permette de le lui dire, très courageux. Dans l'énumération qu'il vient de faire, un mot est évidemment resté sous sa plume. Pourquoi ne l'a-t-il pas écrit ? Est-ce peut-être parce qu'il n'est pas très convaincu de l'avantage pour un grand pays d'avoir un gouvernement de libres penseurs, ou si c'est parce qu'à son sens la France est un pays resté fidèle à l'Église catholique, comme l'Autriche et l'Espagne ? Mais je crains d'être indiscret en insistant, et au lieu de poser une question à M. Seignobos, je répondrai ingénument à la sienne. Je cherche vainement quels sont dans le monde, en dehors du pays qu'il ne nomme pas, les grands peuples dont les destinées sont aux mains des libres penseurs. Tous ceux qu'il cite se réclament du christianisme, et c'est parce qu'ils lui sont restés fidèles, qu'ils sont supérieurs à ceux qui le trahissent ou qui lui font la guerre. Quant à la supériorité que M. Seignobos attribue si bénévolement aux nations protestantes sur les nations catholiques, il me permettra de n'y voir qu'un de ces lieux communs de provenance franc-maçonnique mis en circulation, depuis un à deux siècles, par les chevaliers de la truelle et du compas, et colportés dans les provinces par les chevaliers de la marmotte. Les grandes nations protestantes se trouvent posséder de nos jours un certain avantage sur les nations catholiques sous le rapport du chiffre de la population et du mouvement des affaires. Qu'est-ce que cela prouve, et est-il sérieux d'en attribuer l'honneur au protestantisme, alors que la Belgique et l'Allemagne rhénane, terres foncièrement catholiques, possèdent ce même avantage ? La crise dans laquelle les manœuvres occultes de la loge ou de la juiverie ont jeté certains pays, ou encore le malaise qui résulte, dans certains autres, de la complexité de leur constitution aux prises avec les aspirations séparatistes, est un phénomène qui n'est pas dû au catholicisme. Il est d'ailleurs fâcheux qu'on doive apprendre à un historien que le catholicisme n'a pas empêché l'Espagne, au XV^e et au XVI^e siècle, de devenir la première nation du monde, ni, au XVII^e, la France de marcher à la tête de la civilisation. A cette date, les États protestants faisaient assez pauvre figure à côté d'elle, et si les rôles sont aujourd'hui quelque peu changés, ce n'est pas, apparemment, parce que la France est devenue plus catholique....

Après avoir copié les en-têtes des treize chapitres de mon livre, M. Seignobos continue :

« Il n'y a rien d'original ni dans cette construction ni dans le détail. Ces deux gros volumes ne contiennent que des lieux com-

¹ 23 avril 1900.

² V. le *Polybiblion*, t. L (1887), p. 150.

muns contestables sur la dégradation de l'Empire, la corruption du peuple romain, les ancêtres aryas descendus « des hauts plateaux de l'Asie centrale, » la richesse d'imagination des Germains, leur respect pour la femme, la douceur des milieux chrétiens, le respect du christianisme pour le travail, la régénération de la société par l'Église, le caractère païen de l'arianisme, le progrès moral et intellectuel produit par le développement du monachisme, les populations protégées contre les invasions par les évêques et par les moines, la corruption byzantine, le « zèle apostolique de l'Église, » la « propagande de la charité chrétienne » (au ^{vi} siècle), le fameux édit de 614 présenté comme une « capitulation » du roi, la réforme morale des barbares par l'Église, la joie de la vie monastique et le bonheur de vivre sous la crosse, l'Europe sauvée par la bataille de Poitiers. On dirait un recueil de vieilles formules mises au rebut par les historiens depuis que cette période a été étudiée dans un esprit scientifique. »

Voilà qui est entendu. Les thèses que M. Seignobos vient de résumer ont fait leur temps, et c'est n'être pas à la hauteur de la science que de les soutenir. Eh mais ! il me semble que ce langage lui-même n'est pas des plus neufs, et que l'originalité en est le moindre défaut. Nous avons déjà entendu tout cela il y a passablement longtemps.

GÉRONTE.

On ne peut pas mieux raisonner sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela était autrefois ainsi, mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une manière toute nouvelle.

GÉRONTE.

C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal, et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous ¹.

Décidément, M. Seignobos a tort de se plaindre que je le ramène à Bossuet, alors qu'il me ramène à Molière.

Il a d'ailleurs tout intérêt à parler comme Sganarelle. Il connaît le public. Il est une multitude de lecteurs qui s'excuseront d'avoir cru jusqu'à présent les thèses qu'ils l'entendent condamner de si haut.

¹ Molière, *Le Médecin malgré lui*.

Ils se diront qu'on ne soutient pas des choses pareilles avec cet accent d'assurance quand on n'en possède pas les preuves. Et je ne prendrai pas la peine de récrire tout mon livre pour prouver que c'est M. Seignobos qui se trompe, et que le cœur est toujours à gauche. En attendant qu'il ait fourni lui-même les preuves de ses négations, qui ont à tout le moins le mérite de l'originalité qu'il me refuse, je continuerai d'enseigner les banalités dont il se plaint, et de mériter ses reproches.

Seulement, à l'usage du lecteur naïf que les formules apodictiques de M. Seignobos pourraient faire hésiter un instant, je vais reprendre très rapidement quelques-unes de ses critiques pour lui permettre de juger de la valeur de l'ensemble. Parmi les nombreux clichés de mon livre, il y a, à l'en croire, la richesse d'imagination des peuples germaniques, la propagande de la charité chrétienne et le fameux édit de 614 présenté comme une capitulation du roi.

Je croyais parler de science personnelle sur ces trois points, ayant consacré trente ans de ma vie à l'étude du haut moyen âge et particulièrement des barbares germaniques. Je m'étais fait une idée de leur imagination en maniant des livres comme l'*Alteutsches Namenbuch* de Foerstemann, où elle se déploie avec un éclat étonnant dans l'abondance du vocabulaire prosoponymique : comparez-le, à ce point de vue, avec la prosoponymie romaine, et vous serez saisi de l'opulence de l'un et de la pauvreté de l'autre. Les Germains, sous le rapport de la création des noms propres de personnes, ne le cèdent pas même aux Grecs, et le livre de Foerstemann ne pâlit pas, pour l'abondance et pour l'intérêt, à côté de celui où Pape a dressé l'inventaire si curieux et si instructif de la prosoponymie hellénique.

L'imagination barbare m'est apparue encore dans la richesse étonnante de son formulaire juridique, si admirablement mise en lumière par le beau livre de Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer*. Je l'ai retrouvée dans la mythologie, dont Grimm, Simrock et Golther auraient pu montrer la splendeur à M. Seignobos. Je l'ai étudiée surtout dans son opulente tradition épique, fractionnée en une multitude d'épopées nationales dont l'une, la moins connue, a fait l'objet de mon *Histoire poétique des Mérovingiens*. Et si les conclusions que j'ai déduites de ces longues études et formulées en quelques lignes de mes *Origines de la civilisation moderne* font à M. Seignobos l'effet d'une « formule mise au rebut par les historiens, » j'ose lui dire qu'il donne là, tout bonnement, une preuve d'ignorance et que pas un germaniste ne le prendra au sérieux.

C'est encore une formule mise au rebut, que mon affirmation de la charité chrétienne au ^{vi} siècle. Le critique vise sans doute le tome II, pages 116-121, où je raconte, d'après les sources, la merveille-

leusé activité déployée par l'Église pour le rachat des captifs, pour l'affranchissement des esclaves, pour le soulagement de toutes les misères humaines. Je mets M. Seignobos au défi de contester un seul des textes que j'ai allégués, ou de prouver que j'en ai tiré des conclusions exagérées. Je crains d'être resté en deçà de la vérité sous ce rapport, et de n'avoir pas groupé tous les faits qui servent à achever le tableau. Ce n'est pas moi qui ai osé déclarer que « les évêques de cette époque pratiquèrent la bienfaisance dans des proportions que le monde n'a peut-être jamais revues ¹. » L'éditeur responsable de ce cliché mis au rebut par les historiens n'est autre que M. Hauck, auteur d'une *Histoire de l'Église en Allemagne* qui est considérée outre-Rhin comme la meilleure qu'on possède. Et ce n'est pas la première fois que des savants allemands parlent du passé de la France chrétienne avec plus d'équité que certains historiens français.

Faut-il maintenant parler du « fameux édit de 614 ? » Ici encore, ce que j'en ai dit serait vieilli et démodé, depuis que cette période a été étudiée dans un esprit scientifique. Je me console aisément de n'être pas mis par M. Seignobos au nombre de ceux qui l'ont étudiée dans cet esprit, en jetant un coup d'œil sur ceux qui sont atteints en même temps que moi par sa formule dédaigneuse. Sait-on avec qui je suis d'accord pour apprécier l'édit comme je le fais ? En Allemagne, avec Sohm, avec Waitz, avec Richter, avec Schröder, avec Brunner, avec Schultze; en Belgique, avec Van der Kindere, avec Tierenteyn; en France, avec Lehuërou, avec Fahlbeck, avec Viollet, avec Prou, avec Glasson, avec tout le monde enfin, même avec les livres qui s'honorent de la collaboration de M. Seignobos, comme l'*Histoire générale* de MM. Lavis et Rambaud, où M. Berthelot défend aussi l'opinion condamnée par mon critique ². Une seule voix, on le devine, fait exception dans ce concert : c'est celle de M. Fustel de Coulanges ³. Je l'ai réfuté ailleurs ⁴ et crois n'avoir pas besoin

¹ A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 79.

² Sohm, *Die Fränkische Reichs- und Gerichtsverfassung*, p. 21; Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, II, n, p. 37; Richter, *Annalen der deutschen Geschichte im Mittelalter*, t. I, p. 154, note; Schröder, *Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte*, 2^e édition, p. 128; Brunner, *Deutsche Rechtsgeschichte*, II, p. 169; Schultze, *Das Merovingische Frankenreich*, p. 174; Vanderkindere, *Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au moyen âge*, p. 169; Tierenteyn, *Sur la position des comtes dans le royaume franc*, p. 107; Lehuërou, *Histoire des institutions mérovingiennes*, p. 490; Fahlbeck, *La Royauté et le droit franc*, p. 267; Viollet, *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, t. I, p. 448; Prou, *La Gaule Mérovingienne*, p. 59; Glasson, *Histoire du droit et des institutions de la France*, t. II, p. 277, 279, 319, 326; Lavis et Rambaud, *Histoire générale*, t. I, p. 138.

³ Fustel de Coulanges, *La Monarchie franque*, p. 616.

⁴ *Revue des questions historiques*, t. XLVIII (1890), p. 193.

de refaire ici ma démonstration, d'autant plus que M. Fustel de Coulanges est resté seul de son avis, ou du moins doit se contenter de l'adhésion de M. Seignobos.

C'est beaucoup, mais M. Seignobos sera le premier à convenir qu'en regard des noms que je viens de citer, ce n'est pas assez.

Il me serait facile de faire la même démonstration pour les autres thèses de mon livre visées par la critique de M. Seignobos. Elles ont assurément le grand défaut d'être banales, et à cela je ne puis rien faire. Il suffit qu'elles soient fondées, et à cela M. Seignobos ne changera rien. Je crois d'ailleurs le lecteur suffisamment édifié pour que j'aie besoin d'insister. Si je me suis si longuement occupé de M. Seignobos, c'est à cause de l'autorité que la *Revue critique* pourrait avoir prêtée à ses jugements.

GODEFROID KURTH.

II.

LA SECONDE ÉDITION DU CLOVIS

DE M. GODEFROID KURTH

Nous avons naguère analysé de notre mieux, pour les lecteurs de la *Revue* ¹, le bel ouvrage de M. Godefroid Kurth sur *Clovis*, d'après la grande édition illustrée qui le porta la première à la connaissance du public. Le juste succès de ce livre a été consacré par l'attribution à son auteur de l'une des plus hautes récompenses décernées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres : la première médaille au concours des antiquités nationales ². Il est aujourd'hui confirmé par le fait même que l'auteur nous en donne une seconde édition, qui n'a

¹ T. LX, p. 243 et suiv. (1^{er} juillet 1896).

² La commission chargée, en 1896, du jugement de ce concours avait demandé à M. de Rozière un rapport sur le livre de M. Kurth. L'appréciation du savant académicien, intéressante à plus d'un titre, mais d'ailleurs contestable sur tel et tel point, fut dictée par lui, pour ainsi dire, sur son lit de mort. Elle a été publiée dans le *Journal des savants*, année 1896, p. 560 et suiv. M. de Rozière y avoue loyalement les préventions *a priori*, assez caractéristiques, qu'il eut à vaincre pour aboutir, comme il le fit, à un jugement favorable.